

Christian Labazée

13 juillet 1789

Du mystère

De l'exotisme



De la violence

... et du sexe

Du même auteur :

Du même auteur, chez le même éditeur :

- Contes et Mécomptes d'auteur (nouvelles)
- La Légende du bienheureux Philibert et autres contes d'apothicaire (nouvelles)
- Métaphysique du meurtre (roman)

Du même auteur, chez d'autres veinards :

- Portraits de perdants (poèmes perdus)
- Ferdinand de Lesseps : du canal de Panama au canal de l'urètre – Une analyse mystique de la miction civilisatrice de l'Occident (biographie en forme de coloscopie)
- Jeanne la Pucelle ou les Infortunes de la vertu (roman, épuisé)

À paraître

- Būkhistanisz hińlovamūr (mat lūszid) ouerdhbūk (a dictionary, what else ?)
- Théâtre social : « La Tuile, Roméo », « L'Âge du troc », « Bretzels, Chevrolet et claquettes » (introduction par le Pr. Azwished Toussapol-Owished, de l'Université du Qwatackwana)
- 1^{er} décembre 1804 (roman historique)
- Cornets de voyages : mes pérégrinations et tribulations autour du monde (récits)



Les armoiries qui figurent sur la couverture (et en page 453) ont été réalisées par M. Jean-Paul Fernon.

À Stéphane et Sébastien, mes fils,
cette belle leçon d'histoire

EXTRAIT

Avant-propos

« Nous entrons dans une année qui sera bien remarquable pour l'histoire de France. »

(Journal du marquis de Bombelles,
1^{er} janvier 1789)

Depuis quelques mois, un malaise profond semble s'être emparé du Royaume de France que le débonnaire Louis le Seizième mène avec une sympathique bonhomie selon les uns, une certaine désinvolture selon d'autres, et une coupable négligence pour les observateurs les plus sévères.

L'économie, mise à mal par les guerres conduites sous les règnes du Roi-Soleil et du Bien-Aimé, ainsi que par les débauches extravagantes du Régent, se redresse lentement sous l'autorité des Choiseul, Turgot, Calonne, Loménie de Brienne, Necker, ainsi que sous l'impulsion de capitaines d'industrie qui initient une véritable révolution industrielle. Les machines-outils font leur apparition, et l'on voit la naissance des premières sociétés par actions.

Ces efforts sont cependant contrariés par les spéculations effrénées auxquelles se livrent grands seigneurs, hauts dignitaires ecclésiastiques et grands propriétaires, ainsi que par le refus obstiné de la noblesse, soutenue dans son aveuglement par la reine, Marie-Antoinette, que le peuple affuble du sobriquet de « Madame Déficit », de revenir sur un système fiscal qui lui est plus que favorable.

L'argent facile, l'argent qui corrompt, s'affiche sans vergogne sous les yeux de la populace, qui ne peut, elle, que constater la dégradation continue de son niveau de vie. Le prix de la livre de pain atteint chaque jour un nouveau sommet ; la viande, le poisson sont inabordables pour la masse des salariés qui n'ont point connu d'augmentation depuis plus de dix

ans, comme le note Arthur Young dans son Journal de voyage à travers la France. Qui plus est, ces denrées demeurent quasiment introuvables.

Jusques aux indulgences, emplâtre commode qui avait fait se tenir la populace tranquille pendant des siècles, qui ne sont désormais plus à la portée des bourses prolétaires !

Çà et là, de manière sporadique, des troubles se déclarent : de brusques flambées de violence embrasent de paisibles bourgades, à la périphérie des villes, où sévit le chômage. Ainsi Vaulx-en-Velin, près de Lyon, où de jeunes canuts sans emploi se sont regroupés en bandes désespérées et prêtes à tout. Ainsi Mantes-la-Belle, Les Muriaux, et d'autres cités proches de la capitale, autrefois insouciantes et joyeuses, ont-elles été le théâtre d'agitations désordonnées et incontrôlées, quoique les gens d'armes n'hésitent pas à les mettre au compte d'un mystérieux « chef d'orchestre clandestin », voire à celui de « l'ennemi intérieur » qui terrorise d'autant plus le bourgeois qu'il est, par définition, imprécis donc insaisissable.

Bref, en même temps que le niveau de vie et le pouvoir d'achat stagnant, et souvent même baissent, que les sans-emploi se multiplient comme les pains de la parabole, et que les spéculateurs mènent grand train en se distribuant largesses et dividendes extravagants, le sentiment d'insécurité gagne du terrain, que des démagogues sans foi ni loi se plaisent à exploiter basement. Tel ce monsieur de La Peine, Bas-Breton de noblesse douteuse que seule une loi électorale providentielle a empêché d'être présent aux états généraux qui viennent d'être convoqués.

Les éditorialistes des gazettes résumant fort bien l'ambiguïté de la situation du Royaume :

« La France a peur », s'est alarmé monsieur de Gicquel dans Le Journal du soir.

« La France s'ennuie », lui a répondu monsieur de Fauvet, dans un retentissant éditorial de La Gazette du monde.

C'est en cette époque troublée, agitée de soubresauts violents et bercée par les mélodies raffinées et les accords divins de la plus belle musique qui se puisse concevoir, où les plus nombreux pouvaient entendre les récriminations de leurs estomacs affamés tandis qu'une minorité égoïste et aveugle s'empiffrait aux tables sophistiquées et cossues des restaurants les plus cotés ; c'est en cette époque propice à tous les excès et toutes les dérives que se déroula un des épisodes les plus dramatiques et les moins connus de l'histoire de notre douce et belle France.

L'histoire d'un homme au cœur noir et aux desseins pas beaucoup plus clairs, dont la science de l'intrigue, le goût des manœuvres diaboliques, la

haine de l'ordre établi et la volonté de vengeance changèrent – sans pour autant qu'il l'eût prémédité – le cours de l'Histoire.

Cet homme mystérieux signalait ses méfaits d'un pseudonyme déroutant :
Noé !



EXTRAIT

Première partie

NOÉ !

EXTRAIT

I

Courrier fâcheux pour la douairière

Mardi 2 juin 1789

« Les coups de tonnerre épouvantent les enfants
et les menaces font trembler les esprits faibles. »

(Démophile, Sentences)

« Viens, doux printemps, fraîcheur éthérée, viens,
descends dans nos plaines du sein de la nue
et baigne de rosée nos arbrisseaux. »

(James Thomson, 1700-1748, Les Saisons)

Le printemps, en cette année 1789, avait été précoce, et il semblait vouloir durer éternellement. De la fenêtre de son élégant boudoir entièrement meublé Louis-Philippe – car elle se piquait fort d’être en avance sur son temps – la comtesse douairière Aglaé d’Apaud-Thicairé contemplait avec émotion le parc du château. Celui-ci resplendissait en effet, comme sur les ravissantes toiles de monsieur Jean-Baptiste Corot qu’elle venait d’acquérir¹, des premières arabettes blanches, des nigelles bleues, des aubriètes roses et violettes, toutes à peine écloses, et des narcisses jaunes encore en boutons ; il embaumait les entêtantes fragrances des cerisiers en fleurs et des cognassiers du Japon mêlées à celles, plus subtiles, des cornouillers mâles blancs et des forsythias d’or ; son apaisante

¹ L’érudit lecteur ne manquera pas de s’étonner que des toiles de Corot fussent en circulation sept années *avant* la naissance de l’artiste. Quand il saura qu’on dénombre environ 13 500 toiles du maître, dont seulement 2 500 formellement authentiques, le lecteur comprendra que d’audacieux faussaires avaient eu l’idée, fort brillante au demeurant, de prendre les devants.

sérénité n'était troublée que par le gazouillis charmant des chardonnerets à queue mordorée, le roucoulement amoureux des tourterelles, les trilles débordants d'allégresse des rossignols, et les gloussements si stupides des servantes pourchassées sous les vertes frondaisons par le comte, son fils, pour qui chaque jour, à n'en pas douter, était à lui seul un nouveau printemps.

Avec un haussement d'épaules, elle se détourna du spectacle enchanteur de la nature, et retourna à son écritoire. En passant devant sa psyché, elle s'immobilisa un instant afin de vérifier que nul pli disgracieux n'avait déformé sa toilette : elle portait ce matin-là une robe à corsage cintré, sans baleine, avec un petit décolleté rond dont elle inspecta le maigre contenu avec une pointe de nostalgie et une autre de dépit : ah ! bien sûr, un spectacle aussi pitoyable aurait laissé le Bien-Aimé de marbre. Mais à l'époque... à l'époque, elle possédait de petits seins ronds, tendres et spirituels, que le souverain comparait volontiers à deux ravissantes colombes ne demandant qu'à fuir leur cage... Et pour leur ouvrir la porte, il savait y faire, le Bien-Aimé ! Jamais, songea-t-elle en rosissant, jamais aucun homme n'avait possédé l'habileté dont Sa Majesté faisait preuve dans cet exercice. La comtesse douairière s'ébroua : à chaque fois qu'elle portait la petite robe turquoise qu'il lui avait offerte, elle replongeait aussitôt dans ces souvenirs scabreux qui – à sa grande satisfaction – scandalisaient tant son chapelain.

Si les ravages du temps n'avaient guère épargné son apparence, en revanche elle gardait, à bientôt soixante-treize ans, l'œil perçant et vif, l'ouïe fine, le palais sûr et la langue acérée et bien pendue. Son port était resté altier et sa démarche demeurerait alerte, même si elle commençait à se voûter un peu. En outre, son esprit était, malgré les décennies, demeuré aussi agile qu'à ses vingt ans : elle tirait vanité de sa prodigieuse mémoire, quasiment infaillible, et d'un sens de la décision sans égal. Son inépuisable activité faisait l'admiration de tous et, par contrecoup, l'épuisement de son fils, ce qui ne manquait jamais de la réjouir au plus haut point quand elle s'en apercevait.

Souvent, dans le silence feutré de ses appartements privés, au milieu de ses toiles et de sa collection de livres dont la réputation n'était plus à faire, elle ricanait devant son miroir en songeant qu'avec un peu de persévérance elle les enterrerait tous.

Tous.

Son époux ayant trépassé quelques années plus tôt, terrassé d'un coup de sang dans un de ces lieux infâmes où abonde la gueuse, ne restait plus désormais que son fils, le comte Robert, cet idiot dégénéré, qui tenait tant de son géniteur et ne songeait à rien d'autre que trousser les servantes,

qu'elles fussent jeunes ou décrépites, avenantes ou dépourvues du moindre attrait, sans distinction ; et sa bru, la comtesse Cunégonde, cette punaise de bénitier qui attendait sa mort sans dissimuler son impatience, à tel point qu'elle avait déjà fait établir plans et devis de la future décoration du château, de l'Empire, je vous demande un peu !

Tous ? Pas tout à fait.

Seul trouvait grâce à ses yeux Abélard, son petit-fils : à cet enfant malingre et souffreteux, elle vouait une sorte de dévotion qu'elle-même ne parvenait à s'expliquer qu'à grand-peine, tant le manque d'aménité était chez elle une nature première...

Sur l'écritoire, un merveilleux meuble en loupe d'acajou, marqueté à l'ancienne, cohabitaient curieusement deux ouvrages. Un volume de la Vie des Saints de Thomas d'Aquin, une pièce de collection inestimable, un in-folio sur papyrus relié en bois couvert de peau mégissée, dédicacé par l'auteur à « Théobald l'apothicaire », dont un glorieux descendant fonderait, quelques siècles plus tard, la lignée des comtes d'Apaud-Thicaire ; un ouvrage qu'elle connaissait par cœur depuis sa plus tendre enfance, mais qu'elle lisait et relisait sans jamais se lasser. Ce livre, d'une élévation morale et spirituelle sans égale, côtoyait un exemplaire, ramené de Suisse où elle était allée prendre les eaux bien des années plus tôt, de cet infâme Zadig du sulfureux monsieur Voltaire, qu'elle annotait scrupuleusement de « oh ! », « quelle honte ! » et autres « abomination ! », ainsi que de multiples points d'exclamation indignés, tracés dans la marge à l'encre rouge.

D'un revers de sa main parcheminée, elle repoussa l'exemplaire honni avant de s'asseoir, se purléchant par avance de l'ouvrage qu'un bouquiniste parisien lui avait fait parvenir la veille même. Avec le temps, la douairière s'était construit un réseau de pourvoyeurs en éditions rares de livres édifiants. Celui-ci promettait beaucoup : il contait par le menu la vie exemplaire de saint Émilion, ce pieux négociant du Bordelais que les mahométans avaient noyé dans une de ses barriques de vin de messe millésimé, lors de leur dernière tentative d'invasion de la France.

Quelques coups légers frappés à la porte du boudoir vinrent rompre grossièrement le charme sacré de cet instant de recueillement quotidien.

La vieille comtesse n'avait pas eu le temps de relever la tête pour répondre. La porte s'ouvrit à la volée et Rosine, une soubrette de la plus basse extraction, entra dans la pièce de son pas lourd de paysanne mal dégrossie. Comme chaque matin, elle apportait le courrier, tenant gauchement le plateau d'argent d'une main et, de l'autre, faisant tout son possible pour contenir la pile de missives qui glissaient en tous sens. La

douairière exhala un long et bruyant soupir : cette fille, décidément, ne serait jamais bonne à rien. Et pour une bonne à tout faire !... S'il n'avait tenu qu'à la vieille comtesse, cette rustaude eût été chassée depuis beau temps : seule l'insistance, suspecte à la réflexion, du comte Robert à la défendre, lui avait épargné la honte d'être congédiée sans préavis ni indemnité.

– Ç'a l'courrier, m'ame la comtesse, grasseya Rosine, visiblement mal à l'aise.

– Eh bien, donnez-le donc, ma fille ! s'emporta soudain la douairière, agacée par le ton traînant de la domestique.

Brusquée, la malheureuse Rosine tendit le plateau à bout de bras au-dessus de l'écritoire, sur lequel le lourd paquet de missives, brutalement déséquilibré, se répandit.

Folle de rage, la douairière se dressa, mâchoires crispées et narines frémissantes.

– Quelle gourde, mais quelle gourde ! explosa-t-elle, résistant cependant – à sa grande surprise – à la tentation légitime, convenons-en, de lever la main sur la servante.

– J'm'ascuse bien, m'ame la comtesse, bredouilla Rosine en reculant.

Puis elle tourna les talons, et s'empressa de disparaître avant que la vieille ait changé d'avis et se soit décidée à lui en coller une bonne.

L'espace d'un fugace instant il sembla à la comtesse douairière que la servante avait pris un peu de poids, ces dernières semaines. Non seulement elle était incapable de faire quoi que ce soit de façon satisfaisante, mais encore elle engraisait sur le dos de ses maîtres. L'autorité, un vrai pouvoir, dur et inflexible envers une populace qui en prenait chaque jour un peu plus à son aise, voilà ce qu'il convenait de restaurer, et au plus vite ! Le laxisme du roi Louis, dont les passe-temps horlogers et serruriers désacralisaient la fonction, menait la France tout droit à la décadence et peut-être, qui sait ? à la pire des remises en cause de ses valeurs fondamentales : une Révolution !

Avec des gestes qu'une expérience de cinquante années avait rendus d'une absolue précision, la vieille comtesse entreprit d'effectuer le tri du courrier éparpillé devant elle.

Une pile à gauche pour les factures.

Une pile à droite pour les magazines auxquels la maisonnée était abonnée : *Élégances & Ouvrages*, *la Vie du Coche*, *Mon château Mon parc*, *Le Bastion à Roubaix*, *L'Évènement du jeudi*, *Icelle...* Mais également cette infâme revue éditée par le marquis de Sade et quelques autres libertins du même acabit : *Iceluy* ! Feu l'époux de la douairière, le

comte Léopold, n'avait pas peu contribué financièrement à la création de cette abomination, et en avait été récompensé sous la forme d'un abonnement perpétuel transmissible à l'aîné des ayants droit. C'était dans ce genre de lectures que le comte Robert, en digne fils de son père, trouvait matière à exacerber ses héréditaires dépravations.

Enfin, au centre de l'écritoire, elle fit une pile de ce qu'on pouvait supposer être de la correspondance personnelle.

Habitée à tout régenter de la vie de la famille depuis des lustres, la douairière se faisait un devoir d'éplucher le courrier de tout un chacun : ainsi se tenait-elle informée des petits secrets et des incartades des uns et des autres.

Un délicat coupe-papier d'argent à manche de corne dans la main, elle se saisit de la première lettre, la tourna et la retourna, cherchant à en deviner le contenu : écriture grossière, mal assurée... Quelque roturier sollicitant une faveur, certainement. Sèchement, elle fit sauter le cachet, déplia la feuille et la parcourut rapidement avant de la rejeter, agacée. Elle avait vu juste, comme toujours, mais avait-on jamais vu cela ? Un ancien domestique, renvoyé jadis pour intempérance, et qui réclamait une recommandation. On verrait plus tard s'il convenait de donner suite : la douairière avait toujours aimé se donner le sentiment qu'elle accordait une deuxième chance aux quémandeurs, tout en sachant pertinemment qu'elle ne procéderait en aucun cas à ce second examen avec plus d'indulgence.

Puis ce fut une lettre, adressée au comte, son fils. Une lettre parfumée bien sûr, qui commençait par « mon gros loup » et s'achevait par « ta petite poulette ». La douairière, les yeux exorbités, le souffle rauque et court, s'empara de sa plume, la trempa dans l'encre rouge, et entreprit de corriger les fautes, tant d'orthographe que de syntaxe, qui parsemaient le poulet. Une fois la lettre rendue quasiment illisible à force de ratures rageuses, elle la recacheta à la cire, y apposa son sceau, et la remit en place.

Puis ce fut une autre lettre, également adressée au comte. Odorante, elle encore, elle débutait par « mon gros fou » et se terminait dans une sorte d'apothéose lyriquement échevelée par « ton petit écureuil qui aime tant tes noisettes ».

Outragée d'avoir dû déchiffrer ces scandaleuses allusions dont le caractère salace ne faisait aucun doute, frémissante d'indignation, la douairière ne se donna même pas la peine d'en corriger les innombrables fautes. D'un trait féroce elle barra la page en diagonale et secoua sa plume au-dessus de la feuille, la constellant de pâtés avant de la refermer sans attendre que l'encre fût sèche. Encore une horreur dont le comte Robert n'aurait pas le loisir de se délecter.

La quatrième missive venait de province. Elle exhalait un discret mélange d'arômes raffinés et suaves : aloès, jasmin, santal, un soupçon de mimosa, peut-être aussi une touche de vanille. La comtesse s'apprêtait à la déchiquter quand elle reconnut, au dos, les armoiries de sa vieille amie la baronne Halle de Réganne. Elles avaient toutes deux été éduquées chez les sœurs de la Dévotion intégriste : c'était une garantie quant à la qualité morale de la correspondance. Néanmoins, la douairière Aglaé conserva la plume à la main : la baronne n'avait jamais brillé dans les disciplines littéraires.

Son amie lui annonçait avec enthousiasme sa montée à Paris pour les fêtes de fin d'année, et se réjouissait fort de revoir bientôt sa chère Aglaé, qu'elle invitait par ailleurs pour le réveillon de Noël.

La douairière eut un hoquet et se frotta les yeux avec incrédulité. Elle relut la lettre avec toute l'attention requise : c'était bien cela, sans le moindre doute. Certes, la baronne vivait dans un trou perdu au plus profond du Périgord, et le voyage de Paris était long, mais de là à s'y prendre près de huit mois à l'avance pour prévenir sa vieille amie... Prise d'un doute affreux, elle retourna la missive et déchiffra le tampon des Postes royales : il portait la date du 16 octobre 1788 !

La vieille comtesse émit un borborygme, suffoquant sous le coup d'un sentiment de colère provoqué par un fait heurtant sa conscience morale. Autrement dit, elle étouffait d'indignation. On ne pouvait donc plus se fier à rien, en cette époque ? Même les administrations royales les plus réputées allaient à vau-l'eau ! Et derrière cette inconcevable dégradation du service public, la comtesse douairière Aglaé d'Apaud-Thicaire devinait sans peine la pernicieuse influence des Voltaire, Diderot et autres intellectuels soi-disant éclairés.

Sans parler de ce révoltant Jean-Jacques Rousseau. Elle conservait encore en mémoire la longue série de crises d'apoplexie que les écrits de cet énergumène sur « l'origine des inégalités » avaient provoquée chez elle, ou les effrayantes nausées qu'elle avait supportées pendant la lecture des élucubrations délirantes de cet insensé, dont la place était assurément à l'asile, à propos du « Contrat social » !

Elle tempêtait encore intérieurement quand son cœur, soudain, fit un bond dans sa poitrine plate. Elle venait de découvrir le cachet apposé sur la dernière missive : celui, facilement identifiable, de la Poste royale des Indes galantes et françoises. Il n'était pas parfaitement net, aussi s'empressa-t-elle de chausser les besicles que le lunetier royal, le bon chevalier d'Afflelou, lui avait confectionnées pour remédier à une légère baisse de son acuité visuelle.

Elle put alors s'abandonner de longs moments dans la contemplation rêveuse dudit cachet : deux éléphants sacrés s'adonnant à la fornication dans une posture condamnée sans rémission par la sainte Église, qu'elle ne se souvenait pas avoir jamais pratiquée avec feu son époux ou avec le Bien-Aimé (qui avaient pourtant tous deux une imagination débordante en la matière), et qui, à vrai dire, paraissait assez cocasse.

S'étant enfin arrachée à ses funestes rêveries, qu'elle ne manquerait pas d'ajouter à la liste des pensées inconvenantes qu'elle devait confesser avec humilité et contrition à son chapelain, elle retourna la lettre. Aucune mention de l'expéditeur, mais elle était certaine qu'elle émanait de son petit-fils unique et chéri entre tous : Abélard, qui avait précipitamment quitté le château six années auparavant pour aller faire fortune aux colonies (c'était le motif qu'il avançait dans sa lettre d'adieu) et, accessoirement, afin de se soustraire à la prison pour dettes, s'il fallait en croire l'huissier qui s'était présenté, le lendemain de son départ, et qu'elle avait fait bastonner pour son impudence.

Elle ne reconnaissait pas non plus l'écriture, si fine, si délicate, presque féminine d'Abélard, avec les pleins et les déliés qu'elle lui avait enseignés en lui faisant recopier le manuscrit original de la Chanson de Roland.

Mais certainement, au cours de ses années passées à manier le fouet pour faire fortune, son écriture s'était-elle quelque peu altérée.

Fort fébrile, la comtesse décacheta la missive en s'efforçant d'épargner le tampon tellement original de la poste, et se jeta avidement sur son contenu avant de lâcher un bref couinement suraigu. La main sur le cœur, elle dut se reposer au dossier de son fauteuil : ses doigts noueux avaient laissé échapper la lettre, ses oreilles bourdonnaient, le sang battait ses tempes, un voile brouillait ses yeux, ses genoux s'entrechoquaient, et elle avait besoin d'aller à la chaise percée.

De longues minutes s'écoulèrent, elles, avant que la douairière se sentît suffisamment de forces revenues pour reprendre la lettre sans que la tremblote la reprît.

« Vieille peau »,

commençait le courrier, avec une absence totale du sens des convenances qui, à elle seule, suffisait à démontrer que le texte ne pouvait en aucun cas avoir été rédigé par son petit-fils,

« Avec un peu de chance, le temps que cette lettre t'arrive, tu seras déjà crevée. Ça vaudrait mieux pour toi, parce que la dégringolade de sa famille, la ruine, la honte et le déshonneur, c'est pas un spectacle pour un vieux débris dans ton genre. T'as intérêt à bien arrimer ton dentier : je

vais déclencher un de ces scandales, que ton arbre généalogique il va en perdre tout son feuillage, une fois ! »

La signature était tout aussi originale et ébouriffante que le ton de la missive. Trois lettres formant un nom, tracées sans afféterie à l'encre violette, et soulignées d'une flèche dont la pointe était dirigée vers la marge gauche de la feuille :

Noé



La comtesse douairière fouilla dans tous les recoins de sa mémoire, qu'elle avait prodigieuse et toujours bien rangée, comme les bons pères le lui avaient appris : jamais, elle en était absolument certaine, elle n'avait connu personne qui fût affublé d'un nom aussi grotesque !

Sauf dans la Bible, bien sûr, où rien n'était jamais grotesque, de toute façon.

Ça devait être un pseudonyme.

Après quelques longues minutes lourdement chargées d'un abattement bien compréhensible, la comtesse s'ébroua : il n'entrait pas dans ses habitudes de se laisser aller longuement au désarroi, quelque justifié que celui-ci eût pu lui paraître. Elle plia l'inquiétante missive en quatre et la glissa dans l'intimité de son corset, ce qui eut pour effet de doubler immédiatement le volume de son sein gauche. Puis elle se leva et se mit à arpenter le boudoir, d'abord de long en large, puis en diagonale, puis en dessinant des arabesques de plus en plus alambiquées sur le tapis d'Orient, méditant en même temps – activités que, seule de sa famille, elle pouvait effectuer simultanément sans risque d'accident.

De toute évidence, quelqu'un s'en prenait à la noble lignée des comtes d'Apaud-Thicaire.

ON leur voulait du mal.

Et ON se sentait assez fort pour les défier à visage quasiment découvert et leur annoncer leur déchéance prochaine.

Mais ELLE n'allait pas se laisser faire, ça non.

Se laisser faire, les Apaud-Thicaire ?

Elle aurait bien voulu voir ça.

Pour qui est-ce qu'ON les prenait, les comtes d'Apaud-Thicaire ? Une famille dont l'histoire se confondait avec celle de la France.

Les croisades, les guerres de religion, la guerre de Cent Ans... Il y avait eu des Apaud-Thicaire à la tête de leurs régiments dans toutes les grandes batailles : Marignan, Pavie, Bouvines, Fontenoy.

Ce n'était qu'une bataille de plus qu'ils allaient livrer et remporter, même s'ils ne savaient pas contre qui.

Ils allaient se battre, les Apaud-Thicaire.

ELLE allait se battre.

Ça allait chauffer.

Et pas qu'un peu...

ON allait voir ce qu'ON allait voir.

Non mais des fois.

En quelques minutes la vieille douairière, remontée à bloc, eut échafaudé son plan de bataille : en premier lieu adresser à son filleul un billet pour l'inviter à déjeuner, lui exposer la situation, lui demander de lancer un limier à la recherche de ce mystérieux Noé... ensuite, démasquer le sinistre individu... enfin, faire rendre gorge au maraud et ainsi sauver la famille du complot diabolique ourdi dans l'ombre.

Tel était son plan, à la vieille comtesse.

Un plan simple, mais d'une efficacité dont elle ne doutait pas un instant.

D'ailleurs, elle ne doutait de rien.

Mais avant toute chose, parer au plus pressé : la chaise percée.



